

Olivier, Olivier

Janick Beaulieu

Number 165, July–August 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59524ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beaulieu, J. (1993). Review of [*Olivier, Olivier*]. *Séquences*, (165), 50–51.

Anglo-Saxon and Protestant) pure et dure qui voit d'un très mauvais oeil le mariage de sa fille avec ce Jaune. Le film offre également une critique surprenante du rêve américain à travers les angoisses de Bruce qui n'arrive pas à percer aux États-Unis.

Avec **Dragon**, Rob Cohen a réalisé beaucoup plus qu'une simple biographie. Il s'agit d'une oeuvre complexe, certes modeste par sa facture, mais riche en idées et en développements surprenants. Le plus étonnant demeure toutefois l'issue de cette malédiction fantastique, qui revêt un caractère quasi prophétique des plus troublants. Le guerrier-démon rejoint Bruce sur le plateau de tournage de la fameuse séquence des miroirs à la fin d'**Opération Dragon**. Le démon entraîne Bruce dans un cimetière où il lui montre sa propre tombe. À ce moment, Brandon, le fils de Bruce, appelle son père et attire à lui le démon. Bruce s'interpose et élimine le démon, sauvant momentanément la vie de son fils... Quelques semaines avant la sortie de **Dragon**, Brandon Lee, lui-même devenu acteur, était tué dans un accident de tournage. Il avait 28 ans. Le film qu'il était en train de tourner, **The Crow**, s'ouvrait sur Brandon, ressuscité dans sa tombe, défonçant à mains nues le couvercle de son cercueil. La finale de **Dragon** anticipe de façon insolite autant sa mort que l'ouverture de son film. De quoi faire frissonner. **Dragon** lui est d'ailleurs dédié.

Voilà qui rend très émouvant cet hommage à la vie de Bruce Lee, sorti juste à temps pour commémorer le vingtième anniversaire de sa mort. Le succès du film et la popularité renouvelée de Bruce Lee prouvent qu'il était beaucoup plus qu'un acrobate agile et charismatique. Il est devenu avec les années une figure légendaire du cinéma, au même titre que James Dean et Marilyn Monroe. Il est finalement allé les rejoindre au panthéon du septième art.

André Caron

DRAGON: THE BRUCE LEE STORY — Réal.: Rob Cohen — Scén.: Edward Khmara, John Raffo, Rob Cohen — Phot.: David Egby — Mont.: Peter Amundson — Mus.: Randy Edelman — Son: Leslie Shatz — Déc.: Dayna Lee — Cost.: Carol Ramsey — Int.: Jason Scott Lee (Bruce Lee), Lauren Holly (Linda Lee), Robert Wagner (Bill Krieger), Michael Learned (Vivian Emery), Nancy Kwan (Gussie Yang), Kay Tong Kim (Philip Tan), Sterling Macer (Jerome) — Prod.: Raffaella de Laurentiis — États-Unis — 1992 — 120 minutes — Dist.: Universal.

Olivier Olivier

Âgé de neuf ans, Olivier dont le chef s'orne d'une flamboyante casquette rouge va porter à sa mère-grand quelques denrées à se mettre sous la dent. Cette dernière n'a reçu ni déjeuner ni loup affamé. Six ans plus tard, Olivier s'offre à nous comme un fils prodigue. L'adolescent serait-il un fugueur repenté ou un imposteur?

Agnieszka Holland, cette réalisatrice polonaise, qui semble n'appartenir à aucune nation, les épouse toutes avec un bonheur qui sait aller chercher où se trouvent les vrais profondeurs. Elle ne recule devant aucun défi. Qu'il s'agisse d'un martyr (**Le Complot**) ou d'un caméléon-malgré-lui (**Europa Europa**), Holland est de toutes les curiosités et elle n'a pas fini de nous étonner. Ici, son **Olivier Olivier** s'inspire d'un fait divers dans la France de 1984. Mais elle n'a pas essayé de le suivre à la trace. Dans l'évolution de l'action, elle a préféré investir les effluves de son univers. Des effluves à tête et à coeur chercheurs. Agnieszka Holland a privilégié son instinct. On sait que l'instinct peut avoir du génie à répétition. On n'a qu'à admirer les nids d'oiseaux pour s'en convaincre.

Chez les Duval, entre papa Serge et maman Elisabeth, rien ne va plus. Le casino familial joue de malchance. La supposée impuissance de notre vétérinaire de mari poussera l'épouse à tout miser sur le petit Olivier. La fuite en Afrique de Serge et la jalousie de Nadine viendront constater l'échec d'un couple mal assorti. Toute la mise en scène d'Agnieszka Holland va chercher les petits détails qui nous mèneront sur les sentiers d'un mystère

à élucider. Le drame sera coulé dans un suspense sémiologique d'un intérêt soutenu. Pour pénétrer à l'intérieur du drame élaboré par Holland, il faut accepter tout un régime de signes dont certains peuvent paraître fort déroutants. Mais tous ces signes convergent vers un signal d'alarme habilement ménagé. La surprise finale viendra le certifier.

Un des premiers constats de notre réalisatrice veut nous signifier l'enfance idyllique du jeune Olivier. On le découvre dans une campagne vendéenne où les champs de blé font comme une tranche dorée sur le grand livre de la saison estivale. Quand elle filme en travelling latéral le petit Olivier à bicyclette dans un champ de blé, on a l'impression d'une tête qui nage sur les flots d'une mer incandescente. C'est à vous dépolluer les yeux d'un regard blasé! Mais des signes moins féériques nous attendent.

Holland a pris le risque de dérouter certains spectateurs. Le drame abordé ici ne navigue pas sur les eaux plus ou moins tranquilles d'une certaine psychologie qui se targue de tout expliquer. Elle fait appel à des signes

Brigitte Rouan et
Emmanuel
Morozof



qui vont des plus simples aux plus déroutants en passant par le rêve qui prendrait ses désirs pour la réalité. Une soeur qui jalouse son petit frère parce que trop cajolé, ça peut tenir de la plus banale observation. Mais lorsque cette même soeur développe des comportements paranormaux à cause de l'absence de son frère, cela

peut intriguer. On aura reconnu facilement l'allusion au petit chaperon rouge et à la parabole du fils prodigue. Comme pour souligner un peu la profonde complexité de ce film, je m'en voudrais de ne pas revenir sur la jalousie de Nadine envers Olivier. Cette attitude nous renvoie au mythe biblique de Caïn et Abel. Ce dernier sera tué par Caïn. Pourquoi? Parce que Yahvé aime davantage Abel. L'envie de Nadine a déjà tué dans sa tête son petit frère. Voilà pourquoi elle sera envahie par les remords quand Olivier sera porté disparu.

L'Olivier retrouvé est-il l'incarnation d'un souhait exacerbé ou un leurre apprivoisé? Le vrai Olivier, où se cache-t-il? Ici, les points d'exclamation sont bousculés par les points d'interrogation en suspension dans l'air ambiant. Il y a des signes qui semblent avancer des certitudes. Par exemple, cette cicatrice laissée par l'opération d'une appendicite. Il y a des signes qui lèvent des doutes. Ce manque d'empressement de la part d'Olivier à passer le test préparé par Nadine nous replace sur le sentier de la déroute. Et il y en a plusieurs autres.

Le jour où la nuit s'installe en vous, vous n'êtes plus que ténèbres. Avec **Olivier Olivier**, on découvre une Agnieszka Holland préoccupée par cette zone grise qui n'ose pas dire son nom. Il s'agit de la folie discrète qui se terre dans le ciel de nos nuages. Quand arrive un événement troublant, cette folie déploie les tentacules de l'angoisse comme pour mieux vous étrangler au ralenti.

De nos jours, une famille unie, c'est presque un phénomène à conserver sous globe pour les générations à venir. Holland dépose un regard nostalgique sur la famille sans donner dans un cours de psychologie et de morale. Elle continue à pointer de son petit doigt le désarroi de toute personne à la recherche de son identité. **Olivier Olivier** mérite plusieurs olé!

Janick Beaulieu

OLIVIER, OLIVIER — Réal.: Agnieszka Holland — Scén.: Agnieszka Holland, Yves Lapointe — Phot.: Bernard Zitzermann — Mont.: Isabelle Lorente — Mus.: Zbigniew Preisner — Son: Pierre Bêve — Déc.: Hélène Bourgy — Cost.: Ewa Biejat — Int.: François Cluzet (Serge Duval), Brigitte Rouan (Elisabeth Duval), Jean-François Stévenin (l'inspecteur Drouot), Grégoire Colin (Olivier Duval), Marina Golovine (Nadine Duval), Frédéric Quiring (Marcel), Faye Gatteau (Nadine enfant), Emmanuel Morozof (Olivier enfant) — Prod.: Marie-Laure Reyre — France — 1991 — 109 minutes — Dist.: Aska.

The Firm

Mitch McDeere est un jeune et doué avocat issu d'un milieu modeste. À peine diplômé de Harvard, il décroche un emploi dans une firme de spécialistes en fiscalité du Tennessee. La firme Bendini, Lambert et Locke parvient rapidement à faire miroiter l'illusion de la réussite au jeune avocat en lui offrant argent, Mercedes, remboursement de son prêt étudiant et maison. En échange, Mitch donne à la firme toute son ambition, sa volonté, l'énergie de sa jeunesse et les premières étincelles d'une vie conjugale qui s'accorde bien mal avec travail. Ce rêve de réussite se transformera soudainement en cauchemar, lorsque Mitch découvre qu'il se dévoue pour une firme au service du crime organisé qui n'hésite pas à éliminer les employés trop curieux. Mitch tentera malgré tout de dénoncer son employeur, ce qui donnera le coup d'envoi à une chasse à l'homme impliquant le jeune avocat, le FBI et certains membres de la firme.

Adapté du best-seller de John Grisham (1990), **The Firm** est avant tout la critique d'une certaine philosophie, celle de la réussite à tout prix, mais surtout de la glorification de l'icône de cette réussite: l'ordinateur portable, du cellulaire dans la voiture de luxe et du bureau dans une tour de verre. Symboles extérieurs d'une réussite parfois très relative. Après les années 80 et Wall Street, **The Firm** donne vraiment l'impression d'un produit des années 90; c'est-à-dire un produit d'une époque de crise économique et



Tom Cruise

sociale.

The Firm raconte comment, à une époque où l'argent est au cœur de toutes les préoccupations, le luxe et la richesse peuvent mener au vice et à l'immoralité. Ou comment, une fois que l'argent se met à régir notre existence, les idéaux et la morale sont les premiers sacrifiés. Ainsi lorsque Mitch, pourtant très amoureux de sa femme, rencontre une prostituée lors d'un voyage d'affaires, son aventure avec elle symbolise le processus de déshumanisation qui s'est irrémédiablement amorcé chez le jeune avocat par le seul fait d'appartenir à cet univers de luxe, de puissance et d'argent. C'est ce même luxe qui fait regretter à Abby, l'épouse de Mitch, l'époque bénie des fins de mois angoissantes, des pizzas livrées et des appartements misérables: «Ah! nous étions vraiment heureux alors.» Est-ce également un hasard si le salut se présentera sous la forme d'une sympathique secrétaire de la profonde Amérique (très sympathique Holly Hunter), d'un sosie d'Elvis Presley camionneur et du frère de Mitch d'abord renié en raison de son incarcération, puis retrouvé? Finalement, les McDeere, une fois l'orage passé, ne retourneront-ils pas là d'où ils viennent, dans le confort moral de l'anonymat et de l'humilité socio-économique?

Nous sommes donc en présence d'un récit somme toute assez moralisateur sur le rêve d'une réussite authentique et morale. Mais, dans **The**